



HAL
open science

Antiquité tardive : naissance d'une histoire sans autorité

Stéphane Ratti

► **To cite this version:**

Stéphane Ratti. Antiquité tardive : naissance d'une histoire sans autorité. Convegno Storici e storia da Constantino a Teodosio, Sep 2017, Bologne, Italie. hal-03501506

HAL Id: hal-03501506

<https://hal.science/hal-03501506>

Submitted on 23 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Auteur :

Stéphane Ratti
Professeur d'histoire de l'Antiquité tardive
Université de Bourgogne Franche-Comté

Colloque :

Convegno Storici e storia da Constantino a Teodosio,
Université de Bologne – Italie – septembre 2017

Titre : « Antiquité tardive : naissance d'une histoire sans autorité »

Publication : Convegno Storici e storia da Constantino a Teodosio, septembre 2017,
Aspetti di tarda antichità. Storici, storia e documenti del IV secolo d.C., éd. T. Gnoli,
 Pàtron editore, Bologna, 2019, p. 13-26

Résumé :

Il est question ici de l'autorité de certaines sources historiques de l'Antiquité tardive et de l'autorité de l'historien. On entend ici « naissance d'une histoire sans autorité » en deux sens. Dans un premier sens on désigne par la « naissance d'une histoire sans autorité » ce mouvement déconstructionniste qui, aux États-Unis et dans le monde anglo-saxon, voit se multiplier dans le domaine de nos études sur l'Antiquité une historiographie de langue anglaise qui tente de remettre en question l'autorité des grands maîtres du passé qui se sont illustrés dans nos disciplines. Le second sens dans lequel on entend l'expression « naissance d'une histoire sans autorité » est le suivant : les déconstructionnistes dont on parle ont décidé d'un *a priori* méthodologique en partie indéfendable. Le meilleur exemple que l'on puisse en donner est celui de l'*Histoire Auguste*. Le scepticisme total dont un Alan Cameron fait preuve à l'égard de la signification politico-religieuse de cette œuvre est assez proche de la mise en garde autoritaire qu'Arnaldo Momigliano avait jadis lancée aux spécialistes de l'Antiquité tardive : il est inutile et même nocif, estimait-il, de se préoccuper de l'*Histoire Auguste* puisqu'aussi bien on ne sait rien sur elle, ni sur son auteur, ni sur son époque de rédaction, ni sur sa signification idéologique. Arnaldo Momigliano proposait de faire l'*epochè* sur ce recueil de biographies impériales, de le mettre entre parenthèses : il s'agit d'une mise hors du champ non seulement de la conscience, pour parler comme les phénoménologues, mais hors du champ de la science. Puisqu'on ne peut rien dire de l'œuvre, passons notre chemin : telle est la position d'Alan Cameron, et aussi l'origine de la polémique sévère que ses travaux ont suscité depuis 2010. Nous ne pensons pas, pour notre part, au rebours de cette nouvelle *doxa*, que l'*Histoire Auguste* soit une œuvre opaque, sans autorité, puisqu'elle n'est plus sans auteur et qu'on peut aujourd'hui mieux la comprendre.

Antiquité tardive : naissance d'une histoire sans autorité

« Je crains que le titre choisi pour cette conférence – et la thèse qu'elle défend – n'aille choquer certains esprits critiques ». C'est ainsi (ou presque) que Karl Popper, en 1960, commençait sa communication londonienne intitulée « Des sources de la connaissance et de l'ignorance »¹.

Dans mon titre, pour ma part, j'entends « naissance d'une histoire sans autorité » en deux sens. Ces deux sens ne sont apparemment pas sur le même plan ; on verra en réalité qu'il n'en est rien et qu'il sera donc question de l'autorité des sources et de l'autorité de l'historien.

Dans un premier sens je désigne par la « naissance d'une histoire sans autorité » ce mouvement déconstructionniste qui, aux États-Unis et dans le monde anglo-saxon, voit se multiplier dans le domaine de nos études sur l'Antiquité une historiographie de langue anglaise qui ne se contente pas de remettre en question l'autorité des grands maîtres du passé qui se sont illustrés dans nos disciplines. Il n'y aurait là, en soi, rien de proprement scandaleux, c'est en partie la définition de notre métier : « Un universitaire est un Monsieur d'un autre avis » disait, je crois, un disciple de Leo Strauss cité par Rémi Brague. Mais il semble surtout que ce mouvement cherche à dénier aux sources toute autorité propre, et c'est là tout le problème. Aux yeux de nombreux auteurs de travaux récents en effet (je ne citerai pas de nom, vous les connaissez, ce sont en général des suiveurs d'Alan Cameron), les sources ne feraient que proposer une vaste déformation de la réalité, dans une construction toute rhétorique qu'il faudrait se hâter de déconstruire. Attention, ne me faites pas dire ce que je ne dis pas : il y a longtemps que je m'occupe de ce que naguère Michel Rambaud avait appelé « l'art de la déformation historique » en historiographie et j'ai même publié un livre, *Écrire l'Histoire à Rome*, dont le fil directeur est la prise en compte du prisme idéologique à travers lequel les historiens latins, de Tite-Live à Ammien Marcellin, déforment leurs sources grâce à une maîtrise hors pair des techniques de la réécriture littéraire, une pratique dont ces grands manipulateurs sont des spécialistes. Ce que je crois, c'est que, malgré tout, nous devons être à l'écoute des sources, des angoisses et des espoirs de leurs auteurs, qui vivaient tous dans le monde et non pas dans des cabinets d'antiquaires coupés de toute réalité politique ou religieuse. C'est pourquoi j'ai tenté une description de ce que j'ai appelé « le malaise païen » dans la première partie de mon livre de 2012, *Polémiques entre païens et chrétiens*. Autrement dit encore, les sources ont, à mes yeux, une autorité propre, qu'il nous appartient de définir lorsque nous les analysons. Et c'est vrai même pour un texte aussi travaillé que les *Confessions* de saint Augustin dont je me suis occupé dans mon ouvrage récent, *Le Premier Saint Augustin*. Toute la rhétorique dont sont parées ces confessions n'empêchent pas d'y atteindre une certaine vérité à défaut d'une totale sincérité.

Le second sens dans lequel j'entends l'expression « naissance d'une histoire sans autorité » est au fond assez proche : les déconstructionnistes dont je parle ont décidé d'un *a priori* méthodologique que je crois en partie indéfendable. Le meilleur exemple que je puisse en donner est celui de *l'Histoire Auguste*. Finalement, le scepticisme total dont un Cameron fait preuve à l'égard de la signification politico-religieuse de cette œuvre est assez proche de la mise en garde autoritaire qu'Arnaldo Momigliano avait jadis lancée aux spécialistes de

¹ Karl R. Popper, *Des sources de la connaissance et de l'ignorance*, trad. française M.-I. et M. B. de Launay, Londres, 1963, Paris, 1998, p. 11. La phrase exacte est : « Je crains que le titre choisi pour cette conférence n'aille choquer certains esprits critiques ».

l'Antiquité tardive et à ses élèves² : il est inutile et même nocif, estimait-il, de se préoccuper de l'*Histoire Auguste* puisqu'aussi bien on ne sait rien sur elle, ni sur son auteur, ni sur son époque de rédaction, ni sur sa signification idéologique. Arnaldo Momigliano proposait de faire l'*époque* sur ce recueil de biographies impériales, de le mettre entre parenthèses comme le fit Husserl du monde extérieur : il s'agit d'une mise hors du champ non seulement de la conscience, pour parler comme les phénoménologues, mais hors du champ de la science. Puisqu'on ne peut rien dire de l'œuvre, passons notre chemin : telle est la position d'Alan Cameron, et aussi l'origine de la polémique sévère qui m'oppose à lui depuis 2010. Je ne crois pas que l'*Histoire Auguste* soit une œuvre opaque, sans autorité, puisqu'elle n'est plus sans auteur et qu'on peut aujourd'hui mieux la comprendre. J'en donnerai, plus loin, un exemple. Dans ce second sens je plaide donc pour qu'on cesse de dénier toute signification à cette source. Mais en même temps – d'où l'aspect paradoxal en apparence de mon titre – il faut laisser à l'*Histoire Auguste* toute l'originalité qui est la sienne : elle est bien la source à l'origine de la naissance d'une histoire sans autorité puisqu'elle offre un exemple presque totalement inédit d'historiographie profane romancée, correspondant entièrement aux codes de ce que nous appelons la fiction.

Paraissait au début du mois de mars 2017 un livre au titre révélateur : *Ipse dixit. L'autorité intellectuelle des Anciens*. Dans une belle introduction Céline Urlacher-Becht fait le point sur les modalités de la crise d'autorité que nous traversons dans nos études classiques, de l'affaiblissement de la transmission à l'assimilation critique du savoir à un pouvoir *forcément* nocif³. Quand jadis, dans un débat intellectuel, on disait : « *Aristoteles dixit...* », on emportait *ipso facto* la mise. Aujourd'hui c'est plutôt en contestant l'autorité des maîtres que l'on espère construire la sienne propre. Pire, je crois qu'on est toujours déconstruit par un autre plus tôt et plus vite qu'on ne l'imaginait. L'endroit de la planète où des choses de ce genre se produisent à une vitesse folle et naguère inimaginable, ce sont les États-Unis. Là-bas sont déconsidérées, balayées, bafouées, bref « déconstruites » en quelques colloques universitaires, en quelques pages malveillantes, parfois en quelques lignes méprisantes, ce que dans notre vieille Europe et dans notre pauvre France nous croyions sinon établi pour toujours du moins solidement étayé. D'obscurs *professors of classics* tout frais émoulu des campus américains produisent sur notre littérature française, sur nos historiens de l'Antiquité et même sur nos membres « autorisés » de l'intelligentsia parisienne des thèses « déconstructionnistes » comme ils disent, des travaux « iconoclastes » comme nous dirions nous autres⁴.

Je n'ignore point que la vocation de toute science est de se remettre en question et que les progrès naissent des remises en cause. Toute « vérité prétendument manifeste demande donc constamment à être produite par interprétation et affirmée, mais aussi à être toujours réinterprétée et réaffirmée » écrivait Karl Popper⁵. Mais il n'y a pas pire attitude, pire anti-humanisme, que le relativisme pessimiste, ce « relativisme épistémologique » que ce dernier définissait, à la suite de Bertrand Russell, comme « l'idée qu'il n'existe pas de vérité

² Voici ce que A. Momigliano, dans une conférence prononcée à l'Institut Warburg de Londres, disait au sujet de l'*Histoire Auguste* : « La rédaction vise au sensationnel, et ne s'embarrasse pas de scrupules ; quant aux documents falsifiés inclus dans cet ouvrage, on ne voit pas bien à quoi ils peuvent servir » (*L'historiographie païenne et chrétienne au IV^e siècle après J.-C.*, dans *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, Paris, 1983, p. 164. Le texte de cette conférence a été publié pour la première fois à Oxford, en 1963).

³ *Ipse dixit. L'autorité intellectuelle des Anciens : affirmation, appropriations, détournements*, éd. M. T. Schettino, C. Urlacher-Becht, Pufc, Besançon, 2017, p. 15-29.

⁴ Voir par exemple le cas (exemplaire) de J.-P. Sartre et l'antisémitisme : cf. J. Lecarme, *Vérité médiatique, erreur historique : Sartre*, « Médium » 2006, p. 11-26.

⁵ *Ibid.*, p. 44.

objective » car elle « nourrit d'étroits rapports avec l'autoritarisme et les conceptions totalitaires »⁶.

Je pourrais prendre comme exemple ce qu'écrit A. Cameron ou encore l'ouvrage d'un de ses disciples, David Rohrbacher, sur l'*Histoire Auguste* paru en 2016, mais la revue *Antiquité tardive* (24, 2016) fait paraître un long texte de votre serviteur dans lequel je dis tout le mal que je pense de ce livre et de la façon dont il délégitime la question religieuse dans l'Antiquité tardive⁷. Je donnerai plutôt aujourd'hui un autre exemple, encore plus révélateur puisqu'il prend pour cible une figure respectée du monde intellectuel français, membre de l'Académie Française, de sensibilité politique modérée, auteur de nombreux ouvrages d'histoire intellectuelle qui, croyions-nous, faisaient *autorité* : Pierre Nora. Or Pierre Nora vient d'être jugé et moralement exécuté aux États-Unis dans un livre dirigé par un antiquisant, Karl Galinsky⁸.

Pierre Nora jugé aux États-Unis

Voici donc un livre inquiétant et qui devrait alerter la vieille Europe sur ce que sont partiellement devenues de nos jours aux États-Unis les études classiques : une vaste confusion entre disciplines au sein de laquelle ni la philologie ni l'histoire de l'Antiquité ne tiennent plus le rôle central (très peu de mots latins dans ce livre, aucun mot grec). *Winter is coming* et l'hiver de la pensée qui s'est abattu outre-Atlantique menace nos côtes. On savait déjà les Américains hermétiques à toute interprétation politique et religieuse des crises de l'Empire romain finissant (IV^e-V^e siècles) qui viendrait remettre en question la *doxa* iréniste qui est la leur et qui ne voit dans la longue Antiquité tardive qu'un développement harmonieux baigné par les lumières du christianisme⁹. Voici désormais que le multiculturalisme devient la nouvelle clef d'interprétation de l'Empire romain fondé par Auguste. Sous son principat on assisterait ainsi « au changement d'horizon mémoriel d'un empire multiculturel » (« the changed memory horizon of a multicultural empire »¹⁰).

Au nom de ce même multiculturalisme, le maître d'œuvre de ce volume se fait le contempteur d'un des monuments les plus aboutis de l'historiographie française des dernières décennies et de son concepteur, Pierre Nora, présenté comme un historien nationaliste enfermé dans une vieille France antérieure aux enrichissements venus d'ailleurs.

Puisqu'il est question de mémoire, nos amis américains ont, en effet, ouvert la table des matières des *Lieux de Mémoire*. À titre indicatif, relevons que l'initiateur de cet ouvrage collectif, Karl Galinsky, « the Floyd Cailloux Centennial Professor of Classics and Distinguished Teaching Professor at the University of Texas at Austin », estime que le travail accompli autour de l'historien français avait pour objectif principal « d'édifier un phare de

⁶ B. Russel, *Let the People Think*, Londres, Watts, 1941, p. 77 ; K. Popper, *ibid.*, p. 20 et p. 22 pour l'argument central : « Mais il est difficile de continuer à croire en la possibilité d'un ordre régi par le droit, en la justice et en la liberté, dès lors qu'on souscrit à une épistémologie qui enseigne qu'il n'y a pas de faits objectifs, non seulement dans telle affaire particulière mais dans n'importe quelle autre, et que le juge ne saurait avoir commis d'erreur quant aux faits puisque, à leur endroit, il ne peut pas plus se tromper qu'il ne peut avoir raison. »

⁷ St. Ratti, *Jeu de l'allusion dans l'Histoire Auguste ou vide de l'interprétation ? À propos de David Rohrbacher, The Play of Allusion in the Historia Augusta*, The University of Wisconsin Press, Madison, 2016, « AnTard » 24, 2016, p. 501-511.

⁸ *Memory in Ancient Rome and Early Christianity*, éd. K. Galinsky, Oxford, 2016.

⁹ Voir St. Ratti, *L'Histoire Auguste. Les païens et les chrétiens dans l'Antiquité tardive*, Les Belles Lettres, Paris, 2016.

¹⁰ *Memory...* (cité note 8), p. 11.

l'identité française (ces deux mots en français dans le texte) au moment même où la nation faisait l'expérience d'une immigration multiculturelle massive » (« to be a beacon of *l'identité française* at a time when the nation experienced massive multicultural immigration »¹¹). Voici encore ce que pense notre collègue, spécialiste reconnu de la littérature latine et auteur d'une biographie d'Auguste, de l'entreprise de Pierre Nora à qui il reproche son étroite vision nationale : « Dans l'Antiquité la relation entre les identités mémorielles régionales et l'uniformisation du monde romain était une construction perpétuelle. Nora a considéré qu'une semblable globalisation constituait une menace pour la mémoire collective et, par conséquent, *Les Lieux de mémoire*, sont centrés sur la nation ce qui suscite la critique suivante : les communautés mémorielles de la France d'outre-mer ne sont pas représentées » (« There the relation between regional memory identities and the overlay of the Roman *oikumene* was a constant work in progress. Nora saw such globalization as a threat to collective memory and, accordingly, *Les lieux de mémoire* is nation-centred with the resulting criticism that memory communities of *la France d'outre-mer* are not represented »¹²). Comme le responsable du volume y insiste, reproduisons encore cette phrase définitive du chef de file de l'équipe américaine : le travail de Nora, assène-t-il, « est un document de son temps : il s'agit d'une évocation, si ce n'est une consécration, du patrimoine culturel français antérieur à tout enrichissement multiculturel » (« is a document of its time : here is an evocation, if not enshrinement, of French cultural patrimony before any multicultural accretions »¹³). Puisque le promoteur du livre a réuni treize personnes et produit quatre cents pages, il se croit autorisé à estimer que les quelque cinq mille pages des sept volumes d'une parution qui réunissait des dizaines de collaborateurs éminents et dont la publication s'était étalée entre 1984 et 1992, offrait une vue rétrécie de l'histoire de la mémoire française. Son projet personnel, appliqué au monde romain, n'aurait pas de ces médiocrités : « Si nous avions eu à rassembler pareils lieux mieux définis pour la Rome impériale, ils auraient été plus cosmopolites et davantage polyphoniques » (« Were we to assemble a collection of such *lieux* however defined, for imperial Rome it would have to be more cosmopolitan and polyphonus »¹⁴). Les maîtres-mots du politiquement correct made in US sont lâchés : « cosmopolitisme » et « polyphonie ».

Une bonne moitié du volume est à l'avenant : un long et fastidieux ressassement de truismes, de lieux communs camouflés sous les oripeaux du jargon sociologique (et de leurs merveilleux et néanmoins incompréhensibles schémas) et de la *doxa* anglo-saxonne privilégiant les identités ou les communautarismes. On y vante l'application à Rome, au monde romain et au christianisme des premiers temps, de modèles construits par des sociologues ou des anthropologues spécialisés dans le domaine africain, égyptien ou les neurosciences, ce qui donne lieu un certain nombre de communications (sur Virgile, Tacite, Néron, Jésus et saint Pierre...) dont on serait bien en peine de livrer les conclusions tant elles sont évanescentes, floues et fuyantes. Il est vrai que l'objectif idéologique tacite de l'ouvrage semble bien avoir été dévoilé par l'auteur de l'introduction : montrer en quoi la mémoire (?) joue néanmoins un rôle, forcément perverti, dans la « creation of national identity ». Mais que la mémoire soit toujours manipulée, fausse, lacunaire, relative, régionale, fractionnée, gâchée par l'oubli et les émotions, fallait-il consulter Karl Galinsky pour l'apprendre ou bien lire Proust aurait-il pu y suffire ? En effet, pour nos Américains, l'entreprise de Pierre Nora est « une construction marquée par la pensée du dix-neuvième siècle liée aux États-nations

¹¹ *Memory...* (cité note 8), p. 4.

¹² *Memory...* (cité note 8), p. 12.

¹³ *Memory...* (cité note 8), p. 11.

¹⁴ *Memory...* (cité note 8), p. 12.

européens »¹⁵ dont il est temps de se délivrer grâce aux lumières du déconstructionnisme. À noter que dans la longue bibliographie fournie par K. Galinsky à la suite de son étude ne figure aucun auteur français en dehors de Michel Foucault (exploité une seule fois dans le livre, p. 13, cette citation de l'homme qui serait le promoteur d'une « contre-mémoire » fait l'effet d'un alibi) et d'une traduction anglaise de Paul Ricœur ; ni Carlo Ginsburg ni Leo Strauss ni George Steiner ne sont connus de lui. De manière générale, on le constate une fois de plus, les auteurs français qui ne sont pas traduits demeurent inaccessibles à nos collègues anglophones.

En tout cas, l'on comprend mieux, après avoir lu certaines des pages de ce livre, pourquoi la vision de l'Antiquité tardive qui prédomine dans le monde anglo-saxon se révèle si antithétique à celle qui est encore privilégiée en Europe continentale et que je me propose d'illustrer dans mes propres ouvrages¹⁶. Il est en effet malhonnête de minimiser ou de chercher à nier le malaise politique ou les souffrances morales des derniers intellectuels païens qui, certes, avaient renoncé après 394 et leur défaite au Frigidus, au cours de la bataille de la Rivière Froide, à abattre militairement le régime chrétien de l'empereur Théodose. Ils n'en menaient pas moins, avec les armes littéraires de l'ironie et de la polémique, un combat d'une autre nature en faveur de la tolérance religieuse.

L'antidote contre la post-vérité : saint Augustin

Une intéressante et nouvelle notion, apparue aux États-Unis en 2016, fleurit dans les *media* depuis peu, la « post-vérité ». Son succès est lié aux récentes et nombreuses polémiques autour des supposés mensonges, omissions, tricheries ou arrangements divers avec la vérité dont le personnel politique de tous les bords et sur tous les continents se rendrait coupable. C'est que la vérité, justement, ne serait plus une notion opérationnelle. Trop tranchée, trop univoque, trop simpliste, on lui a substitué le concept de post-vérité (*post-truth*), une expression forgée à partir d'une formule mieux connue, la pensée postmoderne. Ce qu'on appelle ainsi est un courant d'origine philosophique et universitaire qui est né et s'est développé en France dans les années 1960 autour des travaux de Michel Foucault, Jacques Derrida, ou encore Roland Barthes à ses débuts. Ce dernier, dans *Le Degré zéro de l'écriture*, (1953) entreprit de démythifier le rêve d'une vérité atteignable dans les textes en faisant de la littérature le champ de la connotation au détriment de la dénotation, en décrétant l'effacement de la personne de l'auteur, en niant toute notion d'autorité du texte, et en arrachant la littérature à l'histoire. Michel Foucault, de son côté, dénonça, dans *Les Mots et les Choses* (1966), comme une illusion ce qu'on croyait être un contrat d'une certaine fiabilité entre le monde et les mots, puis voua aux gémonies les institutions, de l'école à l'hôpital, comme autant de lieux d'emprisonnement et d'aliénation. Jacques Derrida, enfin, dans *La Différance* (1968), s'amusa en écrivant à sa façon un mot qui n'en fait qu'à sa tête puisqu'aussi bien dans l'antisystème linguistique qui est le sien, comme l'écrit George Steiner, « il n'y a plus d'équivalence durable ou de garantie entre signifiant et signifié, entre intentionnalité et sens démontrable »¹⁷.

Bref, selon les gourous de la pensée postmoderne, l'on n'est jamais ni maître de ce que l'on dit ni sûr de ce que l'on en comprendra. Ce courant, allié à différentes chapelles issues du structuralisme, irrigue abondamment, de nos jours encore, les universités anglo-saxonne et,

¹⁵ *Memory...* (cité note 8), p. 3 : « This was a nineteenth-century development related to the European nation state ».

¹⁶ Voir, en dernier lieu, St. Ratti, *Le Premier Saint Augustin*, Paris, 2016.

¹⁷ G. Steiner, *Ceux qui brûlent les livres*, Paris, 2008, p. 32.

s'il n'a plus guère de chef de file déclaré ni d'existence active, continue dans notre pays à influencer certains de nos modes de pensée.

Pour simplifier, la pensée postmoderne dénonce la confiance que l'on peut porter en la raison comme une illusion et considère que l'individu est soumis à toutes sortes de formes d'oppression, qu'elles soient politiques, économiques et culturelles : le langage ment, l'État est un tyran et l'inconscient est notre moteur. Nous ne maîtrisons en réalité aucun de ces aspects de notre vie, nous en sommes au contraire les esclaves¹⁸. La pensée postmoderne prend à rebours la philosophie des Lumières et son émergence coïncide avec la fin des grands récits d'émancipation tels que les ont rêvés les Modernes depuis le XVIII^e siècle. Le philosophe Jean-François Lyotard, auteur en 1979 d'un ouvrage qui fut influent, *La Condition postmoderne*, avait une formule lumineuse pour résumer la situation : « L'homme post-moderne n'y croit plus ».

La post-vérité est ainsi un avatar de la pensée postmoderne, son dernier né, un nouveau bâtard. Il serait désormais vain de chercher à vérifier, par exemple, si la cérémonie d'investiture de Donald Trump a réuni plus de monde à Washington que celle, naguère, de Barack Obama puisqu'une croyance personnelle aurait davantage d'influence sur la réalité qu'un fait objectivement avéré. Le discours des amis du premier nommé aurait ainsi autant de poids que les photographies de la foule publiées par les partisans du second. Peut-être inexacte en soi, l'affirmation a pour elle une certaine autorité malgré tout, elle ne saurait être purement et simplement fausse, elle relève d'une vérité d'un autre ordre, on la nommera post-vérité.

Mais ce n'est pas tout : non seulement la pensée postmoderne estime qu'il n'est plus possible d'établir absolument une vérité, mais encore elle considère que la question de la sincérité ne devrait plus être posée. Un certain courant universitaire dans le domaine de la philosophie ou de l'histoire présente ainsi comme une aporie toute tentative de remonter jusqu'aux intentions d'un acteur de l'histoire ou, plus généralement, de tout individu. « Sonder les reins et les cœurs » ne saurait être, pour ses adeptes, un objectif scientifique. Tout discours ne devrait plus être analysé que comme une manifestation rhétorique produite pour un certain public et dans un contexte donné, avec une intention déterminée. L'histoire devrait évacuer la question du sens puisqu'aussi bien l'intimité et les intentions d'un homme, sa subjectivité et sa sincérité, seraient hors de portée de l'enquêteur. Il n'y aurait plus d'absolu ni de transcendance que contextuels, ce qui est un oxymore, mais la pensée postmoderne, on le sait, raffole du paradoxe.

Nous sommes les enfants d'une civilisation judéo-chrétienne qui a beaucoup réfléchi sur le mensonge (saint Augustin écrivit un traité sur le sujet) et qui a inventé l'introspection (saint Augustin inaugura le genre vers 400 en rédigeant de formidables – au sens étymologique, c'est-à-dire « effrayantes » – *Confessions*), un genre dont l'ambition n'est autre que la quête de la vérité intérieure. Faire de la post-vérité le nouvel horizon indépassable de l'histoire ou de l'insincérité une vertu serait trahir non seulement Augustin mais tout l'enseignement des humanistes. Il existe bel et bien des vérités et, heureusement, encore des hommes qui font métier de la poursuivre. Saint Augustin avait lu les philosophes néoplatoniciens (en traduction latine) et avait pris à Platon lui-même cette idée si précieuse : la vérité ne peut être confondue avec la croyance, l'opinion ou le mythe. Il n'est pas exact qu'il n'y aurait de vérité que contextuelle, inscrite dans l'histoire ou dans des esprits marqués par une époque et leurs

¹⁸ Cf. R. Barthes, *Leçon*, Paris, 1978, p. 11 : « Le pouvoir est présent dans les mécanismes les plus fins de l'échange social : non seulement dans l'État, les classes, les groupes, mais encore dans les modes, les opinions courantes, les spectacles, les jeux, les sports, les informations, les relations familiales et privées, et jusque dans les poussées libératrices qui essaient de le contester ».

représentations. À l'opposé du relativisme historicisant de la pensée postmoderne, Augustin a défini la vérité comme le fit Platon dans le *Ménon* : si le jeune esclave ignorant, mis en scène dans ce dialogue, parvient, guidé par de bonnes questions, à mettre au jour une vérité aussi indiscutable que 3 et 7 font 10, c'est donc que la vérité n'est pas produite par une pensée qui en serait le seul auteur, mais bien que la raison humaine est capable par elle-même de découvrir ce qui lui est extérieur.

La vérité ne s'invente pas ni ne se fabrique car l'esprit ne fait pas la vérité, il la trouve.

Retour à l'Antiquité tardive :

L'*Histoire Auguste* et la naissance d'une histoire sans autorité

Mais l'histoire à Rome n'a jamais vraiment cultivé la recherche de la vérité pas plus que la philosophie n'y avait comme objectif la découverte du vrai : « Ils ne nous ont pas laissé de réponses mais uniquement des questions » disait Sénèque à Lucilius des philosophes¹⁹ et de leur questionnement perpétuellement en suspens. On pourrait bien sûr m'opposer les déclarations mêmes de Cicéron – l'autorité séculaire en la matière – ou de Tacite, qui sont fameuses et que j'ai rappelées dans mon ouvrage *Écrire l'Histoire à Rome*. Dans le *De Oratore* le premier théoricien romain du genre historiographique affirmait que l'historien ne devait pas avoir l'audace de rien dire de faux mais au contraire avoir l'audace de ne rien dissimuler de vrai²⁰ ; selon lui encore, la première loi de l'histoire est d'éviter le moindre soupçon de faveur ou haine²¹. On retrouve ces mêmes termes dans la préface des *Histoires* de Tacite : « Mais qui a fait profession de loyauté incorruptible doit parler de chacun sans amour et sans haine »²².

Eh bien, c'est de cette tradition que s'affranchit totalement une œuvre comme l'*Histoire Auguste*. Contrairement à qu'on observe pour l'*Histoire Ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée, la quasi-totalité des documents cités dans l'*Histoire Auguste* – les discours, les senatus-consultes, les lettres – sont faux, apocryphes, et inventés.

Au fond, l'*Histoire Auguste* est une œuvre sans aucune autorité : elle n'a pas d'auteur (pas de garant, pas d'*auctor*), puisque celui-ci se dissimule sous le masque de ses six pseudonymes ; elle n'a pas non plus de *fides*, aucune *fiabilité* puisque les faux *avérés*, si je puis dire, font régner dans toute l'œuvre, par contamination, un climat de soupçon perpétuel et contagieux. En fait l'*Histoire Auguste* inaugure l'ère de la fabrication en histoire : avec elle on sort de l'historiographie pour franchir un nouveau pas et entrer dans le monde de la fiction. L'historiographie se contentait jusque-là de colorer et de falsifier les faits par le miracle de l'écriture littéraire. On sait bien que c'est Tacite qui en fournit le meilleur exemple. Tacite a récrit (sans en modifier la teneur de fond) le discours de Claude (*ann.* 11, 23) prononcé en 48 au Sénat devant les notables gaulois venus demander une extension de leurs droits politiques, comme le prouve de manière indubitable la comparaison avec le discours authentique de Claude, conservé par la célèbre inscription des Tables de bronze de Lyon²³. Cette licence était de fait reconnue aux historiens, ainsi que l'affirme sans détour Cicéron, par la bouche

¹⁹ Sénèque, *epist.* 45, 4 : *Non inuenta sed quaerenda nobis reliquerunt.*

²⁰ Cicéron, *De or.* 2, 62 : *ne quid dicere falsi audeat, ... ne quid ueri non audeat.*

²¹ Cicéron, *De or.* 2, 15, 62 : *ne qua suspicio gratiae sit in scribendo, ne qua simultatis ; Pro Marcello* 28 : *sine amore... et rursus sine odio.*

²² Tacite, *hist.* 1, 1, 5 : *sed incorruptam fidem professis neque amore quisquam et sine odio dicendus est.*

²³ Voir notamment l'article fondateur de J. Carcopino, *La table claudienne de Lyon et l'impérialisme égalitaire*, « Journal des Savants », 1930, p. 79-81, article repris dans *Les étapes de l'impérialisme romain*, Paris, 1961, p. 174-208.

d'Atticus, *Brutus* 11, 42 : *concessum est rhetoribus ementiri in historiis, ut aliquid dicere possent argutius* ; « Il est permis aux rhéteurs de mentir quand ils écrivent l'histoire afin qu'ils puissent s'exprimer de manière plus convaincante ». Le verbe *ementiri* ne doit sans doute pas être traduit par « mentir », terme qui implique une notion de faute morale absente du mot latin ici, mais plutôt par « affabuler », « embellir », « améliorer » ou encore « colorer ».

Mais Tacite a laissé passer encore ailleurs un aveu du même acabit. Il s'agit d'une phrase d'apparence anodine et qui ne retient généralement pas l'attention des commentateurs, inaperçue en quelque sorte dans une page pourtant fameuse : le récit dans les *Annales* (15, 63) de la mort de Sénèque en l'année 65. Alors qu'il agonise, Sénèque trouve encore la force de faire appeler ses secrétaires et de leur dicter un long discours. Ces propos du philosophe, dit Tacite, ont été publiés (*quae in uulgis edita*) et ce document constitue un verbatim : *edita eius uerbis*, un mot-à-mot. Voici enfin ce qui m'intéresse. Tacite ajoute en effet : *quae inuertere supersedeo*, puisque ce document a été publié « textuellement », « je juge, dit-il, inutile de le transposer » (traduction de Joseph Hellegouarc'h dans la CUF), ou de le « paraphraser » (traduction de Pierre Grimal dans la Bibliothèque de la Pléiade) ou encore, pour tenter une glose personnelle, « de le transformer en l'enjolivant dans mon style inimitable ». Le verbe *inuertere* appliqué à l'écriture est rare. Un passage de Lucrèce permet néanmoins de comprendre ce que Tacite entend par là. Dans le *De natura rerum* le poète se moque de la prose *obscura* du philosophe Héraclite qui l'a rendu si *illustre* chez les Grecs (*clarus ob obscuram linguam* : 1, 639). Selon lui seuls les sots se laissent prendre à ce piège car, dit-il, « les imbéciles admirent et aiment de préférence tout ce qu'ils pensent percevoir caché sous des formules alambiquées (*inuersis uerbis*) »²⁴. Ces *inuersa uerba* ne sont pas « des mots à double sens »²⁵, ce sont plutôt les moyens littéraires mis en œuvre par l'écrivain pour « toucher agréablement l'oreille » de l'auditeur sous la forme d'un discours « tout fardé de sonorités charmantes »²⁶. Bref *inuertere* signifie « éloigner de l'ordre droit de la *fides* » afin d'être plus élégant. Il s'agit ni d'une « perversion » ni d'une « subversion », mais d'une spécificité littéraire, d'une licence historiographique, d'une liberté historique. Autrement dit, Tacite préparait sans le savoir le terrain à l'auteur de l'*Histoire Auguste*. Entre cette dernière œuvre et les *Annales*, il y a une différence non pas de nature, mais de simple degré : l'auteur de la première et celui des secondes partagent le même désir d'être des écrivains de plein exercice. Alors que depuis toujours cette qualité est reconnue à Tacite, elle l'est trop peu souvent à l'auteur de l'*Histoire Auguste* parce qu'on ne parvient pas à évaluer chez elle sa vraie qualité littéraire. On doit pourtant penser de l'auteur de l'*Histoire Auguste* exactement la même chose que ce que Paul Valéry disait déjà de l'auteur des *Annales*, quitte à se défaire de l'influence trop scolaire d'une échelle littéraire sommaire et figée des valeurs et fixant une hiérarchie entre les œuvres toujours sujet à discussions infinies : « Tacite est un grandissime écrivain, ce n'est pas une question d'histoire, mais d'art, de style, de mise en scène, etc. Comme historien, je pense qu'il devait mentir avec beaucoup d'entrain, exagérer, charger au gré de ses antipathies et des effets de langage »²⁷. Ainsi, si l'on cherche à formuler une pleine et juste appréciation de l'*Histoire Auguste* faudra-t-il se souvenir que « ce n'est pas une question d'histoire ».

²⁴ Lucrèce 1, 641-642 : *Omnia enim stolidi magis admirantur amantque / Inuersis quae sub uerbis latitantia cernunt*.

²⁵ Contrairement à ce que croient C. Lévy et L. Saudelli, *Présocratiques latins. Héraclite*, Paris, p. 28.

²⁶ Lucrèce 1, 643-644.

²⁷ P. Valéry, lettre à André Lebey, 30 août 196, Bibliothèque de la Pléiade, vol. II, Paris, 1960, p. 1544.

Conclusion

L'auteur de l'*Histoire Auguste* – Nicomaque Flavien senior, entre 392 et 394 : mais l'identité du faussaire n'est pas la question qui m'occupe ici – ne se considérait plus tenu par aucune forme d'autorité : il avait bafoué celle de Théodose en choisissant le parti de l'usurpateur Eugène en 392 puis en prenant les armes contre lui au Frigidus. L'ancien préfet du Prince s'était libéré de l'autorité impériale, de la légitimité comme de la *fides*. Il s'affranchissait également dans l'*Histoire Auguste* de toute autorité littéraire ou générique, de toute contrainte historiographique. Dans le déroulement chronologique des vies des empereurs d'Hadrien à Carus, Carin et Numérien, il y a un trou de quelques années : entre les Gordiens et l'empereur Valérien, rien. Les vies de Philippe (244-249) et de Dèce (249-251) ont disparu dans la lacune providentielle du manuscrit le plus ancien, le *Palatinus*. On s'est beaucoup interrogé, depuis Saumaise et Isaac Casaubon, sur la cause de cette disparition. L'hypothèse que j'ai émise voici quelques années est aujourd'hui devenue la vulgate retenue par tous les spécialistes et reconnue comme une évidence : l'auteur de l'*Histoire Auguste* a volontairement passé le règne de ces deux princes sous silence pour des raisons religieuses : il ne voulait pas s'embarrasser de difficiles polémiques religieuses autour de la question des persécutions de Dèce et du philochristianisme supposé de Philippe. J'avais naguère écrit que Nicomaque Flavien senior trouvait ainsi une solution littéraire à une aporie politique. Je dirai aujourd'hui avec plus de force encore que l'homme affirme ainsi toute la latitude dont dispose un écrivain et qu'il entend jouir en l'occurrence de la parfaite liberté qui est celle du romancier. Il ne souhaitait pas traiter d'une question qui l'ennuyait, il l'a tue, l'a laissé choir dans une ellipse que les philologues se sont trop longtemps obstiné à appeler une « lacune ». Emmanuel Carrère, auteur de ce qui ressemble fort à un roman historique, *Le Royaume* (2014), l'a dit avec simplicité et force dans un essai sur l'art de la fiction romanesque en énonçant ce qu'il appelle une « règle d'or : quand on écrit de la fiction, si un truc vous embête, ne jamais s'y croire obligé »²⁸. Flavien ne s'est pas cru obligé de raconter les persécutions de Dèce ni les sourires de Philippe ou de Gallien aux chrétiens. Il donnait ainsi naissance à une écriture historique dégagée des contraintes de l'exhaustivité, affranchie des règles, au-dessus d'elles, ou mieux infra-auctoriale, « sans autorité ». Si l'auteur de l'*Histoire Auguste* peut être appelé réaliste en un sens au moins, ce ne peut être, à la rigueur que celui que Romain Gary définissait ainsi : « Le réalisme, pour l'auteur de la fiction, cela consiste à ne pas se faire prendre »²⁹. Mais Nicomaque Flavien a truffé l'*Histoire Auguste* d'indices suffisamment nombreux pour nous faire comprendre qu'il désirait, au fond, « se faire prendre ». L'*Histoire Auguste* n'est donc pas une œuvre réaliste. Elle est une fiction qui assume en large part les possibilités ainsi offertes d'enrichir son récit. Reconnue pour telle par les initiés, elle ne peut être comprise par ceux qui lui refusent ce statut.

Stéphane Ratti

²⁸ E. Carrère, *Deux mois à lire Balzac*, « L'Atelier du roman », été 1997, repris dans *Il est avantageux d'avoir où aller*, Paris, 2016, p. 117-133, ici p. 124.

²⁹ R. Gary, *Le moment de vérité. Entretien avec François Bondy, 1957*, « Preuves » 73, mars 1957, p. 3-7, repris dans *L'affaire homme*, Paris, 2005 (Folio), p. 35-48, ici p. 46.